

Joshua de Paiva

Stage au *Studio Tomás Saraceno*

Hauptstrasse 11/12

10317 Berlin

Juillet-Août-Septembre 2016

Référence dossier : **JOB46**

Compte-rendu de stage (tâches réalisées et impressions personnelles)

Cet été, pendant mes trois mois passés à Berlin — pour la première fois dans un pays étranger pour une durée (relativement) longue — j'ai intégré l'équipe éditoriale (Medien- und Textabteilung) du Studio Tomás Saraceno, un studio d'artiste d'envergure internationale, composé d'une soixantaine de personnes travaillant à la recherche, au développement, à la production des œuvres, ainsi qu'à l'élaboration d'un discours sur et autour des œuvres. J'ai effectué ce stage sous la supervision de M. Ignas Petronis, Manager de l'équipe éditoriale, également composée de Mmes Sofia Lemos et Anna Garbuglia.

Tomás Saraceno est un artiste argentin (né en 1973), ayant passé une grande partie de sa jeunesse en Italie, où ses parents étaient exilés. Après avoir obtenu son diplôme d'architecture ainsi qu'un post-diplôme d'art et d'architecture à Buenos Aires, il a étudié à la Städelschule de Frankfurt am Main (2003), où sa pratique artistique a commencé à germer. En 2009, il a participé au Programme international d'études spatiales de la NASA, élément déclencheur de sa formation pour ce qu'on pourrait appeler sa pratique *cosmo-poétique*. C'est d'ailleurs cette même année que Tomás Saraceno a présenté une installation majeure à la 53^{ème} Biennale de Venise. Ces dernières années, son travail a été montré internationalement lors d'expositions personnelles et collectives, notamment *Le Bord des Mondes*, au Palais de Tokyo (2015), *In Orbit* au Kunstsammlung Nordrhein-Westfalen K21 à Düsseldorf (2013-15) et *On Space Time Foam* à Hangar Bicocca à Milan (2012-13). Il a également été exposé dans des établissements publics comme le Metropolitan Museum of Art à New York, le Kemper Museum of Contemporary Art à St. Louis, et Hamburger Bahnhof, Berlin (2011-12). Son œuvre, une poétique du cosmos, pour reprendre l'expression de Sasha Engelmann, peut être conçue comme une recherche permanente, nourrie des mondes de l'art, de l'architecture, des sciences naturelles et de l'ingénierie. Ses sculptures flottantes et ses installations interactives proposent et explorent des manières nouvelles, et durables, d'habiter l'environnement, vers ce qu'il appelle un devenir aérosolaire. Il a coutume de dire qu'il vit et travaille « sur et au-delà de la planète Terre ».

Durant mon stage au sein de l'équipe éditoriale, j'ai été amené à mettre à profit mes compétences en matière d'écriture et de recherche, en travaillant et re-travaillant de nombreux textes, aux formats différents et destinés à des publics variés : les textes

que j'ai du rédiger allaient de la phrase de présentation d'une exposition à venir, au texte de plusieurs pages développant l'arrière-plan théorique et esthétique d'un concept fondateur de la pratique artistique de Tomás (par exemple, sur le concept de « *Stillness in motion* », titre de sa future exposition personnelle au MoMA de San Francisco), en passant par les descriptions d'œuvres, à la fois conceptuelles et techniques — des différents types de sculptures de *Nuages* à l'instrument Aéolique, en passant par le projet *Aerocene* et la série des *Hybrid Webs*. J'ai également effectué des recherches de fond, philosophiques et scientifiques, sur les propriétés de la soie d'araignées — Tomás Saraceno s'est fait une spécialité de présenter des toiles d'araignées tri-dimensionnelles, et possède la plus grande collection de ces dernières au monde (aucun museum d'histoire naturelle n'ayant jamais collectionné les divers types de toiles d'araignées, très complexes, qui existent) — ou encore sur les tardigrades, sur la formation des trous noirs et sur les axivers, pour ne citer que quelques exemples. Ces différentes recherches — de la biologie à l'astronomie en passant par les lois de la thermodynamique — ont mis à l'épreuve mes capacités d'analyse et de collecte d'informations pertinentes, débouchant alternativement sur des compte-rendus de recherche détaillés (d'une dizaine de pages), des listes de noms possibles pour de futures expositions, et des citations choisies pour les publications sur les réseaux sociaux. Ces publications, j'ai également appris, à l'aide d'Anna, à les préparer selon les divers formats de réseaux sociaux (Facebook, Twitter, Instagram), en les mettant en forme et en sélectionnant les visuels correspondants, dans le cadre de l'élaboration d'une stratégie de communication à long terme.

Le plus gros de ma contribution au Studio a donc été d'effectuer ces recherches et de produire des résumés adaptés selon la finalité recherchée (que ce soient des recherches directement destinées à Tomás, des recherches pour les réseaux sociaux, pour la newsletter, pour la communication interne au Studio mais aussi pour des publications). Il a fallu communiquer ces compte-rendus de manière adaptée et pertinente aux autres membres de l'équipe. Pour rendre compte au mieux de la diversité des sujets et des champs abordés au fil de ces enquêtes, je citerai mes recherches sur l'effet Doppler dans les étoiles, sur les araignées de Louise Bourgeois ou encore sur la possibilité d'une phénoménologie inter-spécifique concernant un phénomène comme l'iridescence de la soie d'araignée (après avoir compilé la littérature sur ses propriétés optiques et sur les communications possibles entre des *Umwelten* différents, pour reprendre la terminologie du biosémioticien Jakob von Uexküll). Certaines de ces recherches ont nécessité une collaboration étroite avec le bioacousticien Roland Mühlethaler, qui travaille aussi pour Tomás, prenant la forme d'une discussion très riche et passionnante. Mais mon travail a aussi consisté à aider le Studio dans d'autres tâches, quotidiennes ou à régularité variable, comme la transcription de fichiers audio (enregistrements d'entretiens, de conférences, de discours), le visionnage de vidéos pour sélection à la diffusion, la gestion et l'organisation de listes de contacts, ou encore l'archivage des articles de presse ainsi que la gestion de la bibliothèque (suggestions, commandes, arrivages, archivage électronique et physique). À plusieurs reprises, j'ai du répondre en détail à des questionnaires envoyés par des universitaires ayant entrepris des recherches sur la pratique de Tomás, ce qui a été très formateur, puisque cela m'a aidé à découvrir moi-même sa pratique, mais aussi à déterminer quels seraient les meilleurs interlocuteurs au Studio en fonction de la nature des questions (des plus techniques aux plus

métaphysiques). Enfin, mes capacités de pensée créatrice ont été stimulées par de nombreux *brainstormings* collectifs et la participation au développement de projets futurs.

En arrivant au Studio le 4 juillet, j'ai été accueilli par le Manager de l'équipe éditoriale, Ignas Petronis, qui est devenu par la suite autant un collègue qu'un ami, et qui m'a fait découvrir Berlin plus en profondeur. Il m'a fait visiter l'ensemble du Studio, composé de deux grands bâtiments, avec plusieurs étages, situés au bord de la Spree à l'est de Berlin, à une vingtaine de minutes à pied de la station Ostkreuz. Pendant cette visite, j'ai pu m'apercevoir de l'étendue et de la diversité de la production artistique de Tomás Saraceno. L'élément le plus marquant a bien sûr été la rencontre avec les centaines d'araignées hébergées au deuxième étage et affairées à construire leurs toiles tri-dimensionnelles dans des cadres cubiques ouverts, produisant des sculptures à la fois fragiles et très solides — la soie d'araignée est un des matériaux les plus résistants au monde —, et toutes différentes : une *Nephila Senegalensis*, araignée solitaire d'Afrique Subsaharienne, et assez impressionnante au premier coup d'oeil, ne construit pas la même toile que les *Stegodyphus Dumicola*, qui sont des araignées sociales (parmi les 40 000 espèces d'araignées connues à ce jour, seulement 20 sont dites sociales, vivant sur de larges toiles construites sur la base d'un effort collectif et se maintenant par des stratégies collectives de capture des proies et de partage des tâches), et qui ont la particularité de pouvoir se déplacer par « ballooning », notamment pour fonder de nouvelles colonies. J'ai tout de suite su, en voyant les araignées, et en ne pouvant pas m'empêcher de poser frénétiquement des questions à Ignas, que ce stage allait beaucoup m'intéresser, étant donné que mes recherches passées (et futures) se sont concentrées sur la présence du vivant dans les pratiques artistiques contemporaines, sur l'expérience qu'en fait le spectateur dans le contexte de l'art, et sur l'inscription de ces pratiques dans les enjeux (écologiques en un sens large, celui de Félix Guattari) de l'époque immédiatement contemporaine.

Il est néanmoins toujours difficile, je pense, d'arriver dans une équipe déjà constituée, avec ses habitudes de travail, et plus largement de s'intégrer dans un Studio où 60 personnes se croisent et se re-croisent tous les jours, avec des affinités variables, et des relations professionnelles tout aussi variables (certains étant constamment en contact, d'autres n'ayant aucun objet d'échange professionnel). Il s'agissait également de ma première véritable expérience professionnelle, dans une assez grosse structure, et j'ai du apprendre, au jour le jour, à fonctionner en équipe, à établir de bonnes relations avec mes collègues, à trouver le juste milieu entre échange strictement professionnel et discussions plus courantes et amicales autour d'un déjeuner ou d'un café. Cette période d'adaptation n'a pas toujours été facile, d'autant plus que les membres du Studio viennent de tous les horizons géographiques, et que l'anglais se mêle à l'allemand, lui-même entrecoupé d'italien, mais aussi d'espagnol, pour ne parler que des langues majoritairement utilisées. Plutôt difficile aussi de comprendre les tâches demandées, et de savoir par où commencer, quand on ne sait rien encore ni du fonctionnement général du Studio, ni de l'ensemble de la pratique artistique complexe de Tomás Saraceno. Il m'a donc d'abord fallu explorer cette pratique aussi foisonnante que passionnante, en parcourant l'ensemble des dossiers et des archives stockées sur le serveur, au fil des années, des projets, des lieux à travers

le monde, et de l'évolution d'une pratique artistique qui tente constamment de se dépasser elle-même, et qui, disons-le, vise souvent l'impossible.

Après cette étape de familiarisation avec le fonctionnement général du Studio et avec la pratique artistique de Tomás, je me suis peu à peu intégré, au fil des réunions avec les autres membres de l'équipe éditoriale mais aussi avec Tomás, des barbecues organisés au Studio et des pots de départs ou de la fête annuelle d'été. Le barbecue suivi d'une après-midi passée sur la Spree en bateau, à l'occasion de la visite de Rikrit Tiravanija, une semaine après mon arrivée, m'ont très tôt donné un avant-goût de l'atmosphère chaleureuse et de création collective qui règnent au Studio Tomás Saraceno. Ignas, d'origine Lettonne mais parlant allemand et français (il a étudié en Suisse), a beaucoup participé à mon intégration dans l'équipe, et m'a fait découvrir ses lieux favoris ainsi que l'intense vie culturelle berlinoise. Nous nous sommes très bien entendus, aussi bien sur le plan amical que sur le plan intellectuel, et avons essayé de nous voir souvent en dehors du travail, par exemple pour assister à plusieurs vernissages de galeries lors de *Berlin Art Week* en septembre.

Pour finir sur mon temps passé au Studio, je dirais que j'ai eu l'occasion non seulement de découvrir en profondeur une pratique artistique qui m'intéressera et m'inspirera longtemps dans mes projets futurs (notamment pour l'écriture d'une thèse en philosophie de l'art, sur l'art actuel comme phénoménologie vivante), mais aussi de lire beaucoup de littérature philosophique et scientifique qui, quoique découverte par l'intermédiaire des recherches qu'on m'a demandé d'entreprendre, était en parfaite adéquation avec mes projets de recherche personnels, au-delà des objectifs professionnels de mon stage. J'ai aussi appris à effectuer des tâches plus techniques et à utiliser des outils adaptés, comme des logiciels, des applications, des systèmes d'archivage et de partage de fichiers, des modèles de gestion de bases de données, etc (notamment Excel, que je maîtrisais très mal ; oTranscribe, ArtButler, Mendeley, Google Docs, Hootsuite, Twitter et ses 140 caractères, Thesaurus). Les deux dernières semaines de mon stage ont été, à mon sens, déterminantes, en ce qu'elles m'ont conduit à travailler plus étroitement et plus directement avec Tomás, ce dernier me demandant personnellement d'effectuer des recherches précises, d'abord pour solidifier certains arrières-plans conceptuels — sur les occurrences de la métaphore de la toile d'araignée dans l'histoire de la philosophie par exemple — ensuite plus spécifiquement pour le développement de projets. J'ai d'abord du faire des recherches sur un instrument à cordes indien, le Tanpura, ainsi que sur l'araignée indienne sociale *Stegodyphus Sarasinorum*, pour proposer une première esquisse de projet prenant la forme d'un instrument collectif. Ensuite, et c'est le dernier projet dans lequel j'ai été impliqué, j'ai travaillé à la recherche et à la rédaction d'une proposition pour un appel à projet d'architecture et de design lumineux à Londres. J'ai effectué dans ce cadre des recherches approfondies sur la pollution lumineuse dans les métropoles (qui nous empêche souvent de voir les étoiles et autres phénomènes astronomiques) ainsi que sur la biologie et le mode de vie des lucioles. Tomás a beaucoup apprécié mes propositions, ce qui a consolidé notre relation et a ouvert des possibilités de collaboration future, notamment dans le cadre de sa carte blanche au Palais de Tokyo à Paris en 2018.

C'est finalement lors de mon pot de départ, organisé par ma collègue Anna, que mon expérience pendant ces trois mois s'est cristallisée, et que j'ai pris conscience du chemin parcouru ainsi que des belles rencontres — aussi bien avec des humains qu'avec des invertébrés — que j'y avais faites. C'est non sans émotion que j'ai discuté une dernière fois avant mon départ avec les membres du Studio autour de Caïpirinhas, ainsi qu'avec Tomás, qui m'a dédié son dernier catalogue, *163 Light Years*. Avant de partir, j'ai fait un dernier tour du bâtiment, en essayant d'en conserver une image mentale aussi précise que possible. C'est ce soir là que j'ai eu le sentiment, enfin, d'appartenir à un « groupe », ou du moins d'avoir eu la chance de suivre ce groupe le temps d'une aventure.

Pour revenir sur mon expérience plus générale de Berlin, j'y ai aussi découvert ou redécouvert beaucoup de choses (j'y étais déjà venu en vacances à deux reprises, mais à chaque fois seulement pour quelques jours), indépendamment de mon activité au Studio Tomás Saraceno. C'est une ville que j'ai trouvée très agréable à vivre, en particulier en été — par comparaison avec Paris, qui devient rapidement suffocante et irrespirable lorsque le thermomètre atteint les 30 degrés — en raison principalement de ses grands espaces. Tout y est beaucoup plus étendu, et j'ai été marqué par le nombre d'espaces verts toute la végétation qu'on peut y trouver, ayant parfois eu l'impression d'être en pleine forêt alors que bel et bien en plein centre de la ville. L'appartement que je louais au 18 Eylauer Str., tout près de Viktoria Park (les Buttes Chaumont berlinoises) était lui aussi très spacieux. J'ai apprécié faire le tri de manière confortable, avec la logistique adaptée, et notamment participer au compost. J'ai adoré, par dessus tout, faire du vélo, bien que ce dernier m'ait joué quelques tours. Je l'ai acheté d'occasion début juillet, pour une quarantaine d'euros, et il est actuellement dans le local à vélo de mon immeuble à Paris, puisque j'ai tenu à le ramener de Berlin (pour ce faire, pas d'autre choix que de prendre le Flixbus, puisque le TGV ne prévoit pas le transport de vélos). Il est très léger, parce qu'en aluminium, et m'accompagne tous les jours : j'ai même renoncé à prendre un abonnement pour les transports en commun. Son état de fonctionnement actuel a néanmoins nécessité de nombreux ajustements, puisque j'ai passé mes mois de juillet et août à l'apporter de manière régulière chez le réparateur très sympathique qui se trouvait pas loin de chez moi à Berlin, disons une fois tous les 15 jours (d'abord pour consolider le cadre, puis remplacer un câble de frein, changer une pédale qui s'était soudainement totalement détachée en cours de route, remplacer un pneu, etc), à tel point que j'ai fini par investir dans une boîte à outils complète qui m'a permis de changer ma chaîne moi-même, ce dont je n'étais pas peu fier (... après avoir passé littéralement 15 jours les mains pleines de cambouis du matin au soir, parce que ma chaîne déraillait continuellement, étant devenue trop vieille et trop lâche). Ce vélo, que j'ai passé beaucoup de temps à réparer, à nettoyer, à agrémenter d'accessoires (installation de la dynamo, d'une sonnette, etc) a maintenant une valeur sentimentale forte, et me ramènera toujours au temps passé à pédaler à travers Berlin (je n'ai quasiment pas pris le métro, sauf exception, pour aller à l'aéroport par exemple). Même si les 1h30 de trajet par jour (45 min aller / 45 retour) me paraissaient très fatigantes la première semaine, j'ai fini par m'y habituer, à tel point que Paris me paraît maintenant minuscule, même lorsque je la traverse de la Bibliothèque Nationale de France (près de laquelle je vis) jusqu'au Palais de Tokyo (où je participe actuellement en tant qu'interprète dans le cadre de la Carte Blanche à Tino Sehgal). Je ne fais plus aucun trajet de plus d'une trentaine de minutes, ce qui me

paraît dérisoire comparé aux kilomètres avalés à Berlin, notamment pour aller au lac de Wannsee ou au lac de Schlachtensee que j'appréciais tout particulièrement.

Je considère que ce vélo a été mon élément principal de liaison avec la ville, avec toutes les choses que j'y ai découvertes, ainsi qu'avec les personnes que j'y ai rencontrées, à commencer par le mécanicien. J'ai particulièrement apprécié la culture des marchés et des événements en plein air, la Marheineke Markthalle qui était tout près de chez moi, les piscines municipales, ainsi que la qualité et la vivacité de la scène d'art contemporain berlinoise, en particulier en raison du déroulement de la Biennale d'art contemporain entre juillet et septembre, curatée par le collectif américain DIS. J'ai aussi eu la chance de visiter la foire d'art contemporain ABC en septembre. En ce qui concerne les sites historiques que j'ai pu visiter, c'est sans aucun doute l'Olympiastadion qui m'a le plus marqué. J'y ai passé un moment à la fois très apaisant et lourd en émotions, les blocs de béton transpirant encore du poids de l'histoire, et les lumières de la fin de l'été baignant l'ensemble d'une atmosphère très particulière. C'est à cette occasion que j'ai aussi découvert l'Unité d'Habitation (Corbusierhaus) adjacente, construite suivant les plans de l'architecte Le Corbusier en 1957. Aussi, plusieurs amis m'ont rendu visite pour quelques jours au cours de l'été, ce qui à chaque fois m'a permis de découvrir de nouvelles choses, au détour des lieux incontournables dans lesquels nous allions ensemble.

En ce qui concerne ma familiarisation avec la langue allemande, celle-ci s'est peu à peu consolidée au cours de mes trois mois passés à Berlin. Je pouvais à la fin effectuer des tâches de la vie quotidienne en essayant de recourir le moins possible à l'anglais, comme lire une carte de restaurant et commander nourriture et boissons, ou parvenir à me faire comprendre pour demander des renseignements les plus basiques.

Pour conclure, cette expérience professionnelle m'a apporté beaucoup, au-delà même de mes espérances, et ces trois mois ont été ponctués de surprises multiples, de rencontres toutes plus intéressantes les unes que les autres, et de belles découvertes (qui ont presque été des « chocs » esthétiques et philosophiques), je pense tout particulièrement au livre de Pierre Montebello, *Métaphysiques Cosmomorphes. La fin du monde humain* (2015), ainsi qu'à la lecture d'un livre de Gaston Bachelard, *L'air et les songes. Essai sur l'imagination du mouvement* (1943), qui m'a beaucoup marqué, et dans lequel il décrit de manière incroyablement précise et subtile le rêve de voler (en particulier les sensations produites par ce rêve, et les réactions irrationnelles qu'il est capable de susciter), rêve que je faisais régulièrement tout au long de l'été... J'ai également rêvé d'araignées en plein « ballooning » collectif — certainement des *Stegodyphus Dumicola* — : c'est dire si la pratique de Tomás, avec ses utopies faites de cités dans le ciel et de sculptures plus légères que l'air, capables de nous mettre en orbite (je pense à son idée d'un « ascenseur spatial ») et si mon expérience du Studio m'ont profondément ébranlé et ému, au sens littéral de mise en mouvement (*movere*).

à Paris, le 20 octobre 2016,

Joshua de Paiva

